

interpellations ont été faites à ce sujet au ministère anglais par lord Normanby, qui a voulu savoir si cet agent avait été accrédité et qui serait, à ses yeux, une sorte de monstruosité diplomatique. Le gouvernement a répondu qu'il n'avait reçu aucune nouvelle de l'arrivée de cet agent.

Un horrible massacre de Chrétiens a eu lieu à Damas. Le consul hollandais a été tué et le consul américain blessé. Plus de 500 personnes ont été massacrées et l'on dit que le gouvernement turc est de connivence avec les auteurs de ce massacre.

Voilà donc la question d'Orient qui va prendre une nouvelle phase. Il faut décidément que la Turquie soit effacée de la carte d'Europe. Il ne serait pas étonnant qu'au milieu des mille difficultés qui embarrassent en ce moment la politique européenne, Napoléon III et Alexandre II s'alliasent pour accomplir la conquête de l'empire du sultan. En tous cas, la chose est excessivement grave et ce massacre barbare mérite d'éclatantes représailles.

NEMO.

CAUSERIE.

— Mon cher, sais-tu la nouvelle ?
 — Non ! T'es-tu cassé la jambe ?
 — Non !
 — L'ours gris du Jardin Guibault...
 — Non !
 — Bibaud jeune est-il à Beauport ?
 — Non ! non !
 — M. Médéric Lancôt aurait-il, par hasard, écrit un article en bon français ?
 — Non ! non ! non ! mille fois non ! Mais comme tu courrais risque de chercher bien longtemps avant de deviner ce que j'ai à te dire, mon cher Nemo, je te veux tirer d'embarras le plutôt possible et t'annoncer une chose incroyable, mais malheureusement trop vraie, dont tu pourras faire ton profit dans l'*Omnibus*.

Telles sont les paroles par lesquelles un de mes amis m'accueillit hier, chers lecteurs, au moment où je sortais de chez moi. Ma curiosité étant vivement piquée par ce préambule si solennel, je passai mon bras sous celui de mon Pylade, et je le laissai, tout en nous promenant, raconter en ces termes ce fait pyramidal qu'il désirait tant me communiquer.

— Imagine toi donc que le comité de réception vient de donner la preuve nouvelle de sa partialité envers les Canadiens et de sa haine implacable envers tous ceux qui sont de race française. Après maintes difficultés, après mille et un pourparlers, mille et une sinagrées, ces messieurs avaient bien voulu condescendre à admettre la Cantate sur le programme officiel des fêtes et ils avaient poussé la générosité jusqu'à donner \$750 au comité de la Cantate, pour l'exécution de cette œuvre musicale. Jusque-là, on ne pouvait guère les accuser que de ladrerie, de pingrerie. Mais voici venir de New-York l'illustre Strakosh, qui veut avoir, lui aussi, sa petite part du gâteau. Aidé de son ami Nordheimer, il intrigue, il s'agit et se débat auprès du comité. " C'est in-

digne ! c'est infâme ! c'est déshonorant pour l'art ! leur dit-il. Vous allez recevoir l'héritier du trône d'Angleterre et vous n'allez seulement pas lui servir de la musique italienne ! La musique italienne, voilà ce qu'il aimera, bien mieux que la Cantate ! J'ai 8 artistes de talent, parmi lesquels se trouvent ma belle-sœur Mlle Pati, que j'ai tant fait mousser aux Etats-Unis ; puis j'ai Brignoli, il y a longtemps qu'il chante, mais ça ne fait rien, c'est un Italien, plus il chante, plus il gagne... de voix ! Allons, voyons, messieurs, dénouez les cordons de votre bourse, payez-moi largement, royalement, et je vous promets un magnifique concert par 8 artistes ! Il faudra voir comme ce sera mirobolant, dans la grande salle où il y aura 10,000 personnes. Quel effet *monstre*, nous allons faire, mes 8 artistes et moi ! !

Là dessus, le comité se recueille un instant, puis décide que l'on ne peut réellement pas offrir moins de \$2,500 à Strakosh pour donner un concert avec 8 artistes !

Aussitôt que Strakosh apprend cette bonne nouvelle, il se confond en remerciements, salue jusqu'à terre, baise presque les pieds de M. Lyman, et sort tout triomphant annoncer la nouvelle à Nordheimer.

— My dear, lui dit-il, je vais venir avec la Pati (ne pas lire Papatie.) J'ai \$2,500. Comment trouves-tu cela ?

Nordheimer. — Tu es plus *smart* que Sabatier, toi !

Strakosh. — Parbleu ! pour 2 heures de besogne, je recevrai \$2,500, tandis que ce pauvre vieux ne reçoit que \$750, pour son travail de 6 mois, pour avoir sacrifié ses élèves, son temps, sa santé. Ah ! mon cher, c'est que je suis italien, moi, et que j'ai une troupe italienne.

Nordheimer. — Oui, c'est comme ça ici, celui qui travaille et se tue pour l'art, meurt de faim, tandis que ceux qui, comme toi, sont des embarras, du *humbus* et prétendent nous faire entendre comme choses nouvelles des vieilleries rabâchées mille fois, comme le grand air du *Travatore*, eh bien, ceux-là réussissent d'*emblée*, et gagnent beaucoup d'argent.

Strakosh. — Ah ! ah ! ah ! farceur !

Je remerciai mon ami de cette communication, et je vous la livre, lecteurs, telle quelle. La conversation entre Nordheimer et Strakosh me dispense de faire aucun commentaire. Le comité de réception est désormais jugé, c'est à nous autres Canadiens, à lui faire la leçon d'une manière exemplaire.

Il ne faut jamais jurer de rien ! Certes, jamais proverbe ne fut plus vrai que celui-là.

M. N.... avait juré ses grands dieux qu'il n'allumerait jamais le flambeau de l'Hygiène, à moins qu'il ne trouvât une femme *riche* qui voulut bien l'épouser.

Remarquez le mot *riche* ; cela vous fait comprendre que le jeune homme est pauvre... de toutes les façons... d'esprit encore davantage.

Bref, M. N...., après avoir dignement célébré les joies du célibat, après avoir professé un culte *religieux*, pour Bacchus dont il était un des plus zélés adorateurs, M.

N.... un vieux diable, vient de se faire ermite et a été tout à coup frappé d'une sèche traîtresse que lui a lancé ce malin petit Cupidon, et qui l'a blessé au cœur.

Adieu les beaux serments de rester célibataire, tout cela n'est plus qu'un vain songe. N.... est la proie de Cupidon, et celui-ci ne prétend pas le lâcher de sitôt.

Nouvel Hercule, il va filer aux pieds d'Omphale, des jours filés d'amour, de veulours et de soie !

Je lui souhaite d'être heureux. Que le mariage lui donne, s'il est possible, de l'esprit... car il en a bien besoin. Qu'il ne chiqui-plus, qu'il ne erie plus, qu'il ne beugle plus quand il parle à quelqu'un, et alors, il sera gentil au physique, *gentil*, qu'est-ce que je dis ? il sera supportable ; on pourra peut-être lui adresser de tendres propos, qui raviront son cœur, lequel m'a l'air de ressembler à de l'amadou et en même temps à une éponge.

M. N.... a fait de nombreuses victimes. Il a l'œil assassin, sa voix surtout est sympathique et douce, elle porte à l'âme, c'est une vraie mélodie, on ne peut mieux le comparer qu'au vacarme que vous produiriez en frappant à grands coups sur toutes les casseroles des environs.

M. N.... n'est pas si naïf qu'on le pense. Il faut lui rendre justice, il connaît ses défauts, et, depuis quelque temps, surtout, il s'étudie à les corriger. Il a pris un air grave, sérieux, (car il ne l'est pas souvent,) sa démarche est devenue plus noble, plus fière, ses cheveux sont artistement peignés, il lève la tête en l'air et la porte d'une façon altière sur ses larges épaules.

En un mot M. N.... se pose en Adonis. Il ne connaît plus son bonheur. Il est de fait qu'il ne mérite pas la chance qui lui arrive. Il doit, sans doute, se livrer avec rage à la culture des jeux de mots et des calembourgs, car c'est son *faible*.

Que les temps sont changés ! Ce n'est plus le jeune homme à la mise baroque, et souvent peu soignée, qui avait fait des *installments* dans l'ouest, *installments* qui ne lui avaient pas rapporté beaucoup, car il revenait au pays gros Jean comme devant. Il avait alors des amis, car il était franc, bon garçon. Aujourd'hui, le hasard plutôt que ses capacités, lui fait occuper une place où il se croit inamovible. Il a endossé l'habit de *monsieur*, mais n'a pas pu en contracter les manières. Pour lui, plus d'amis désormais, il est trop haut perché, les autres sont trop simples, ils ne connaissent pas le monde, ils n'ont pas voyagé comme lui, en un mot, il les méprise, quoiqu'ils valent mieux que lui. Fatuité et sottise, voilà deux qualités par lesquelles il brille.

Nous souhaitons que le pays ne soit pas trop ébranlé, par le contrecoup de la nouvelle position que M. N.... va occuper.

Maintenant, lecteurs, je termine par une anecdote véridique.

Hier, j'entre à l'hôtel St. Nicolas, et je cherche la *Minerve*, sur laquelle je désirais lire une annonce.

Un habitant la tenait.

— Voulez-vous me donner ce journal ? lui demandai-je.